

Le rythme conceptuel dans l'esprit du chercheur : entre fascination, déconstruction et redécouverte

Hind Zaamoun et Mouhamed Ndiaye
doctorants en *Political Science* et *Global Studies*
(Université Mohamed VI Polytechnique de Rabat)

Le parcours des chercheurs est marqué par un cheminement intellectuel fait de doutes, de tâtonnements et de réflexions constants. La notion de « rythme conceptuel » illustre cette dynamique, où les chercheurs oscillent entre des moments de clarté et de confusion. Dans le cadre de l'étude des conflits et de la paix en Afrique de l'Ouest et au Maghreb, cet article illustre comment les concepts (« après-guerre », « groupe d'autodéfense », « post-conflit ») peuvent se heurter aux réalités observées sur le terrain.

The career of scientists is marked by an intellectual journey of constant doubt, trial and error and reflection. The notion of "conceptual rhythm" illustrates this dynamic, where researchers oscillate between moments of clarity and confusion. In the context of the study of conflict and peace in West Africa and the Maghreb, this article illustrates how concepts ("post-war", "self-defense group", "post-conflict") can clash with the realities observed in the field.

تتسم مسيرة الباحثين برحلة فكرية من الشك المستمر والتجربة والخطأ والتفكير. ويوضح مفهوم "الإيقاع المفاهيمي" هذه الديناميكية، حيث يتأرجح الباحثون بين لحظات الوضوح والارتباك. في سياق دراسة النزاع والسلام في غرب أفريقيا والمغرب العربي، يوضح هذا المقال كيف تصطدم المفاهيم ("ما بعد الحرب"، "جماعة الدفاع الذاتي"، "ما بعد الصراع") بالوقائع الملحوظة على الميدان.

Introduction

Le parcours des chercheurs en sciences sociales suit rarement un cheminement linéaire. Il est fait d'une série d'efforts intellectuels, traversés le plus souvent par des réflexions en perpétuel mouvement. Ces rythmes variables du cheminement intellectuel s'apparentent davantage à une route sinueuse, à une danse irrégulière marquée par des hésitations, des tâtonnements silencieux, des doutes et des tiraillements¹. Il y a, dans ce cheminement réflexif, une cadence propre à tout chercheur, que l'on pourrait appeler « rythme conceptuel » : un va-et-vient constant entre des moments de clarté et d'autres de confusion, entre l'enthousiasme de l'intuition et des temps d'hésitation profonde. Ce rythme irrégulier est au cœur du métier du chercheur, qui se garde par ce travail de réflexion de

succomber aux illusions que peuvent véhiculer ses objets et concepts d'étude². Mais si le chercheur manque souvent de temps et d'espace pour présenter le cheminement intellectuel qu'il entreprend dans le cadre de ses travaux, « il se doit aussi, par moment, d'inviter son lecteur à l'accompagner le temps d'une parenthèse, pour lui donner à lire certains des rouages-clés du chemin de la connaissance »³. Cette publication dans *La Lettre de l'IRMC* nous fournit justement l'occasion de faire un bref détour par l'atelier du doctorant en sciences sociales, et de penser le « rythme conceptuel » qui anime l'esprit des chercheurs que nous sommes. Nous invitons ici les lecteurs non à contempler une œuvre achevée, mais à s'attarder sur les traces laissées par le mouvement intérieur qui a animé notre effort intellectuel.

Comme tout parcours de recherche, c'est une curiosité pour l'étude de la paix et des conflits dans les contextes africains du Mali, du Burkina Faso et du Congo qui, dans notre cas, nous a poussés à choisir ce sujet, pour appréhender les réalités complexes de ces contextes et saisir le sens caché derrière les concepts génériques de « guerre », d'« après-guerre », de « consolidation de la paix », de « groupe armé », de « groupe d'autodéfense » ou encore d'« ex-combattant ». Initialement, ces concepts suscitaient à la fois curiosité et fascination, et nous donnaient envie de démêler, de pénétrer et de saisir plus amplement ce qu'ils sous-tendaient. Chemin faisant, à mesure que nous multiplions les lectures et côtoyons ces concepts, ils sont devenus pour nous des compagnons de pensée. Petit à petit, ils ont cessé d'être pour nous de simple « mots », pour incarner des visages, des noms et des histoires de vie. Et au fur et à mesure que nous avançons dans notre parcours, ces concepts – en réalité des idées préconçues – se heurtaient aux réalités observées sur le terrain⁴. Nous exposons dans ce qui suit la façon dont ce changement de perception s'est opéré.

Tag pacifiste en République démocratique du Congo (RDC).
© Collectif Afrique/PCF



1. GEERTZ Clifford, 1986, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, Presses universitaires de France.
2. BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude, PASSERON Jean-Claude, 2021, *Le métier de sociologue*, Paris, École des hautes études en sciences sociales (EHESS).
3. DUCLOS Mélanie, 2014, « Que la relation d'enquête soit aussi d'amitié », *Revue Interrogations*, n° 18, 3.
4. BOLTANSKI Luc, THÉVENOT Laurent, 1994, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

Mise à l'épreuve du concept d'« après-guerre »

Les premières recherches que nous avons menées s'intéressent aux artisans de la paix engagés dans le processus de consolidation de celle-ci (*peacebuilding process*⁵) dans les provinces de l'Est de la République démocratique du Congo (RDC). Les théories classiques relatives au *peacebuilding* le définissent généralement comme un processus sur le long terme, déployé dans des contextes dits d'« après-guerre », quand les armes se taisent et les accords de paix se scellent. S'ensuit une phase dite « post-confliktuelle » propice à la « consolidation de la paix », à travers notamment des processus de « réconciliation », ou encore de « désarmement » et de « réintégration » des combattants.

Dans le cas congolais, ces récits normatifs se heurtent à une réalité complexe. Si l'accord de Pretoria de 2002 a officiellement mis un terme aux deux guerres congolaises de 1996 et 1998, marquant le commencement de la transition d'« après-guerre » puis de la phase dite de « reconstruction post-conflit »⁶, il n'a pas pour autant endigué les dynamiques de violence, les crises cycliques et les rébellions, pas plus que l'accord de Sun City (2003), de l'Ituri (2006), des deux Kivus (2008), ou encore de Kampala (2013). Fallait-il comprendre qu'entretemps, le processus de consolidation de la paix s'était arrêté ? Loin de là. S'il avait certes été profondément impacté par ces « événements », il poursuivait son chemin. La question était de savoir comment, et dans quels contextes. Assurément, le concept de phase « post-conflit » ne suffisait pas à décrire la réalité.

En tant que chercheurs, nous nous sommes alors heurtés aux difficultés que posait l'usage même du concept. Nous avons tellement intériorisé l'idée d'une transition nette entre une phase de « conflit » et une phase « post-conflit » que nous peinions à concevoir une autre réalité. Cette perception allait changer au contact d'artisans de la paix actifs dans les provinces de l'Est du Congo. En effet, nos enquêtés contestèrent largement le terme, qui ne reflétait pas les faits. De leurs récits ressortait le tableau d'un Congo toujours secoué



Des chars militaires dans le village de Guintou (Mali). © Thomas Coex/AFP

par de multiples conflits à caractère « cyclique », « chronique », où les crises s'ajoutaient à l'émergence de groupes armés qui se « recyclaient », ou qui se « fragmentaient » et « persistaient », selon les termes de nos enquêtés. « Aujourd'hui, on est toujours dans un contexte de guerre », nous dit l'un, comme une évidence. « Ça vient, ça part... c'est quasi permanent », confiait un autre. Ce qui, pour nous, relevait de phases distinctes formait pour eux une continuité inexorable, une guerre qui s'étirait, qui changeait de visage mais qui ne s'éteignait pas. En témoignent les propos d'un artisan de la paix interviewé :

La situation en RDC ? Pour l'instant, je dirais simplement que les conflits qui existent actuellement existent depuis très longtemps. Ce n'est pas un conflit, ce sont des conflits armés qui existent depuis, je dirais, depuis 1996⁷.

Ces mots laissent transparaître une charge historique, un poids émotionnel. Pour les enquêtés, ces conflits « cycliques » ne font pas partie d'un passé lointain. Ils les ont traversés, et parfois vécus de très près. « J'ai été kidnappé

pendant toute une journée », confie un acteur humanitaire, tandis qu'un autre évoque le danger constant qui pèse sur lui : « Personnellement, moi, je suis très régulièrement en danger [...] c'est fait au péril de nos vies, nous les acteurs humanitaires, au péril de nos vies. » Comment pouvions-nous parler de « post-conflit » sans que cela nie incontestablement la réalité des faits ? Les frontières entre « conflit » et « post-conflit » se révélaient pour nous de plus en plus floues, brouillées par l'épaisseur des récits individuels, où l'intensité des vécus racontés interdisait le recours aux catégories imposées. Ce que nous pensions être un cadre conceptuel robuste – l'« après-guerre », le « post-conflit » – était une abstraction pour eux ; une abstraction sans doute commode pour gommer la complexité du monde derrière des notions théoriques, mais non moins étrangère à ceux qui vivent ces réalités. Le « post-conflit », tel que nous le comprenions, ne leur évoquait rien, pire encore, le terme leur semblait trompeur, masquant des formes de violence persistantes, des économies de guerre qui ne cédaient pas, et des armes qui ne taisaient pas.

Face à ce constat, une question nous habitait : dans un tel contexte, comment peut-on consolider une paix ? Peut-elle seulement l'être ?

Comment les « artisans de la paix », ceux-là même qui faisaient l'expérience directe de la violence persistante, pouvaient-ils y parvenir ? Avaient-ils redéfini, consciemment ou non, ce qu'était « construire la paix » dans un contexte où la guerre persistait ? Et que dire des modèles linéaires du *peacebuilding* si souvent invoqués mais aussi rarement appliqués tels qu'ils sont conçus en théorie ? Voyait-on naître, à l'encontre de ces cadres conventionnels, des adaptations ? Si oui, était-ce par nécessité d'improviser ? Ou était-ce une démarche réfléchie, ancrée sur leurs terrains ?

Si la recherche, comme le souligne Arendt, est un dialogue silencieux avec soi-même⁸, elle est aussi – et peut-être surtout – une conversation avec le terrain. Nos interlocuteurs, par leurs récits désillusionnés et leurs critiques, nous ont mis devant la nécessité de questionner nos objets et concepts. L'exploration initiale des mécanismes de paix dans l'« après-guerre » avait cédé la place à une interrogation sur la façon dont la paix peut être envisagée dans des espaces perpétuellement secoués par les conflits. Dans ce va-et-vient entre le concept et l'expérience, entre la théorie et la pratique, une réflexion nouvelle a émergé, non pas comme une réponse mais comme une ouverture : une reconnaissance de la nécessité de déconstruire et de reconstruire les cadres conceptuels à partir des récits de ceux qui en vivent les limites.

Mise à l'épreuve du concept de « groupe armé »

Le doute qui entourait ces notions nous a conduits à les voir comme des carcans conceptuels, qui déformaient ce qu'ils prétendaient décrire. Notre deuxième étude, portant sur l'impact des « groupes armés » sur les processus de reconstruction des États maliens et burkinabés, l'illustre également. D'entrée de jeu, l'expression « groupes armés » a constitué un obstacle de taille dans la compréhension de la diversité des composantes qu'elle englobait. Lors de nos premiers entretiens, l'usage de ce concept a créé une grande confusion parmi les interviewés, qui ne faisaient pas de distinction nette entre « groupes d'autodéfense », « groupes rebelles » et « groupes extrémistes ». Cette confusion, loin d'être anecdotique, a révélé une

5. BOUTROS-GHALI Boutros, 1992, « Agenda for Peace: Preventive Diplomacy, Peacemaking and Peacekeeping. Report of the Secretary-General during the Summit Meeting of the Security Council on 31 January 1992 ».

6. AUTESSERRE Séverine, 2010, *The Trouble with the Congo: Local Violence and the Failure of International Peacebuilding*, Cambridge, Cambridge University Press.

7. Entretien, janvier 2024.

8. ARENDT Hannah, 2005 [1965-1966], *Responsabilité et jugement*, ch. I : « Questions de philosophie morale », trad. de l'anglais par J.-L. Fidel, Paris, Payot, 125.

perception locale et une dynamique contextuelle que nous n'avions pas anticipées. Les interviewés associaient fréquemment les « groupes armés » à la violence extrême, ce qui avait pour effet d'occulter la diversité de leurs formes d'organisation et de leurs objectifs. Ce constat a mis en lumière la nécessité de déconstruire le concept, trop large et homogène, afin de mieux saisir les réalités spécifiques des groupes d'autodéfense, dont le rôle dans la dynamique des conflits et des reconstructions est pluriel, et difficilement réductible à une approche unique.

Il fallait donc reformuler la question de recherche et cerner les particularités de ces groupes. Le processus de clarification a conduit à un recadrage de l'étude autour des groupes d'autodéfense et de leur influence sur les processus de reconstruction étatique, notamment devant les défaillances de l'autorité centrale⁹. Cette réflexion a été essentielle pour affiner notre compréhension des rôles et impacts spécifiques des « groupes d'autodéfense » en contexte de reconstruction étatique, mais également leur légitimité, ainsi que le soutien populaire dont ils peuvent bénéficier. En mettant en lumière leurs modes d'action, leurs motivations et leurs interactions avec les populations locales, nous avons pu développer une meilleure compréhension du rôle qu'ils jouent non seulement dans la gestion des conflits, mais aussi dans la redéfinition des rapports de force et de pouvoir au sein de certaines localités. Mais pour autant, notre démarche de recadrage ne devait pas s'arrêter là. Au cours d'un entretien, un interviewé a attiré notre attention sur l'utilisation du concept de « groupe d'autodéfense » :

Il me semble essentiel de reconsidérer la notion de groupe d'autodéfense. Bien qu'ils puissent parfois être perçus comme homogènes au sein d'un village, ils ne le sont pas nécessairement. Cette diversité s'explique à la fois par l'appartenance territoriale et par la pluralité des intérêts en jeu. Je pense qu'il est fondamental de tenir compte de cette complexité et d'éviter de les regrouper systématiquement dans une seule et même catégorie, si je puis me permettre cette expression.

9. TOBIE Aurélien, SANGARÉ Boukary, 2019, *Impacts des groupes armés sur les populations au Nord et au Centre du Mali. Adaptations souhaitables des stratégies de rétablissement de la paix*, Stockholm, Stockholm International Peace Research Institute (SIPRI) ; BAGAYOKO Niagale, HUTCHFUL Eboe, LUCKHAM Robin, 2016, "Hybrid Security Governance in Africa: Rethinking the Foundations of Security, Justice and Legitimate Public Authority", *Conflict, Security & Development*, vol. 16, n° 1, 1-32.

Les concepts de « groupe armé » et « groupe d'autodéfense » tendaient donc tous deux irrémédiablement vers le même écueil : ils réduisaient ces groupes à des entités violentes et déstabilisatrices pour les États. Mais passés au crible de l'observation (de leurs membres, leurs motivations, leurs intérêts), l'on comprend que ces groupes jouent aussi un rôle de prestation de services et de régulation sociale, notamment en l'absence de l'État. La majorité des interviewés maliens, notamment dans les régions de Gao, Tombouctou, Mopti et Kidal, faisaient l'éloge de certains de ces groupes d'autodéfense, en particulier pour leur rôle dans la protection des communautés locales face à l'insécurité croissante. Dans ces zones où l'action de l'État est marginale, si ce n'est complètement absente, ces groupes ont été perçus comme des acteurs essentiels pour assurer la sécurité des populations dans un contexte de violence généralisée.

Mais cette opinion favorable n'était pas pour autant unanime. Si beaucoup reconnaissent leur rôle protecteur, certains interviewés ont également dénoncé les abus commis par ces groupes : exactions, violences physiques à l'encontre de certaines populations, intimidations et discrimination, notamment envers les individus accusés de collaboration avec les groupes extrémistes. Ainsi, bien que ces groupes aient rempli un rôle crucial dans des contextes où l'État était absent, la question de leur propre légitimité et des dérives possibles de leurs actions restait sujette à débat. Ces tensions révèlent la complexité de l'impact des groupes d'autodéfense dans les processus de reconstruction étatique, marqués par la recherche d'un équilibre entre maintien de l'ordre et respect des droits humains.

Ainsi, en intégrant les dimensions sociales, économiques et politiques à l'analyse, et en allant au-delà des aspects purement sécuritaires ou militaires, il est possible de mieux comprendre la légitimité que certains groupes peuvent acquérir auprès des communautés locales, bien qu'ils opèrent en dehors du cadre institutionnel. Désigner ces acteurs sous les expressions « groupe armé » ou « groupe d'autodéfense » revient à les figer derrière des

stéréotypes et à nier leurs rôles auprès des populations. Ces catégories doivent être repensées pour en comprendre les multiples facettes et éviter de simplifier des réalités complexes.

Conclusion

La quête d'un chercheur n'est pas de maîtriser les sujets qu'il étudie au travers des concepts ou des idées. Elle est au contraire un dialogue, une ouverture permanente sur les multiples facettes de la réalité observée. Dans cet état de perpétuelle remise en question, il apparaît que les concepts agissent comme des fenêtres entrouvertes, des passerelles vers une compréhension toujours inachevée, nourrie d'une critique constante. En acceptant que les mots ne capturent jamais totalement ce qu'ils reflètent, l'on accède à une relation plus authentique avec le sujet étudié. C'est là, pensons-nous, la responsabilité profonde du chercheur : restituer l'essence des choses observées en s'efforçant de la soumettre à un questionnement continu, autrement dit en admettant les concepts pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des reflets, des fragments, mais jamais une totalité.

Références

ARENDET Hannah, 2005 [1965-1966], *Responsabilité et jugement*, ch. I : « Questions de philosophie morale », trad. de l'anglais par J.-L. Fidel, Paris, Payot.



Culture maraîchère au bord du fleuve Sénégal (Kayes, Mali). © Freeplus/wikipédia

AUTESSERRE Séverine, 2010, *The Trouble with the Congo: Local Violence and the Failure of International Peacebuilding*, Cambridge, Cambridge University Press.

BAGAYOKO Niagale, HUTCHFUL Eboe, LUCKHAM Robin, 2016, "Hybrid Security Governance in Africa: Rethinking the Foundations of Security, Justice and Legitimate Public Authority", *Conflict, Security & Development*, vol. 16, n° 1, 1-32.

BOLTANSKI Luc, THÉVENOT Laurent, 1994, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude, PASSERON Jean-Claude, 2021, *Le métier de sociologue*, Paris, *École des hautes études en sciences sociales (EHESS)*.

BOUTROS-GHALI Boutros, 1992, "Agenda for Peace: Preventive Diplomacy, Peacemaking and Peacekeeping. Report of the Secretary-General during the Summit Meeting of the Security Council on 31 January 1992".

DUCLOS Mélanie, 2014, « Que la relation d'enquête soit aussi d'amitié », *Revue Interrogations*, n° 18.

GEERTZ Clifford, 1986, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, Presses universitaires de France.

TOBIE Aurélien, SANGARÉ Boukary, 2019, *Impacts des groupes armés sur les populations au Nord et au Centre du Mali. Adaptations souhaitables des stratégies de rétablissement de la paix*, Stockholm, Stockholm International Peace Research Institute (SIPRI).